

La géographie structurale : Une innovation théorique au coin de la tradition

Gilles Ritchot et Guy Mercier

Volume 36, numéro 98, 1992

La géographie humaine structurale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022264ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022264ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ritchot, G. & Mercier, G. (1992). La géographie structurale : Une innovation théorique au coin de la tradition. *Cahiers de géographie du Québec*, 36(98), 167–171. <https://doi.org/10.7202/022264ar>

«Au pied du trône du Grand Khan s'étendait un dallage de faïence. Marco Polo, informateur muet, y déployait la collection des marchandises qu'il avait rapportées de ses voyages aux confins de l'empire: un casque, un coquillage, une noix de coco, un éventail. Disposant les objets dans un certain ordre sur les carreaux blancs et noirs, les déplaçant l'un après l'autre selon des coups médités, l'ambassadeur essayait de représenter aux yeux du monarque les vicissitudes de son voyage, l'état de l'empire, les prérogatives des chefs-lieux éloignés.

Kublai était un joueur d'échecs attentif; à suivre les gestes de Marco, il observait que certaines pièces impliquaient ou au contraire excluaient le voisinage d'autres pièces, et se déplaçaient selon certaines lignes. Négligeant la variété des formes des objets, il retenait leur manière de se disposer les uns par rapport aux autres sur le dallage de faïence. Il pensa: si chaque ville est comme une partie d'échecs, le jour où j'arriverai à en connaître les règles je posséderai enfin mon empire, même si je ne réussis jamais à connaître toutes les villes qu'il contient»

Italo Calvino, 1974, *Les Villes invisibles*, Paris, Seuil, p. 141.

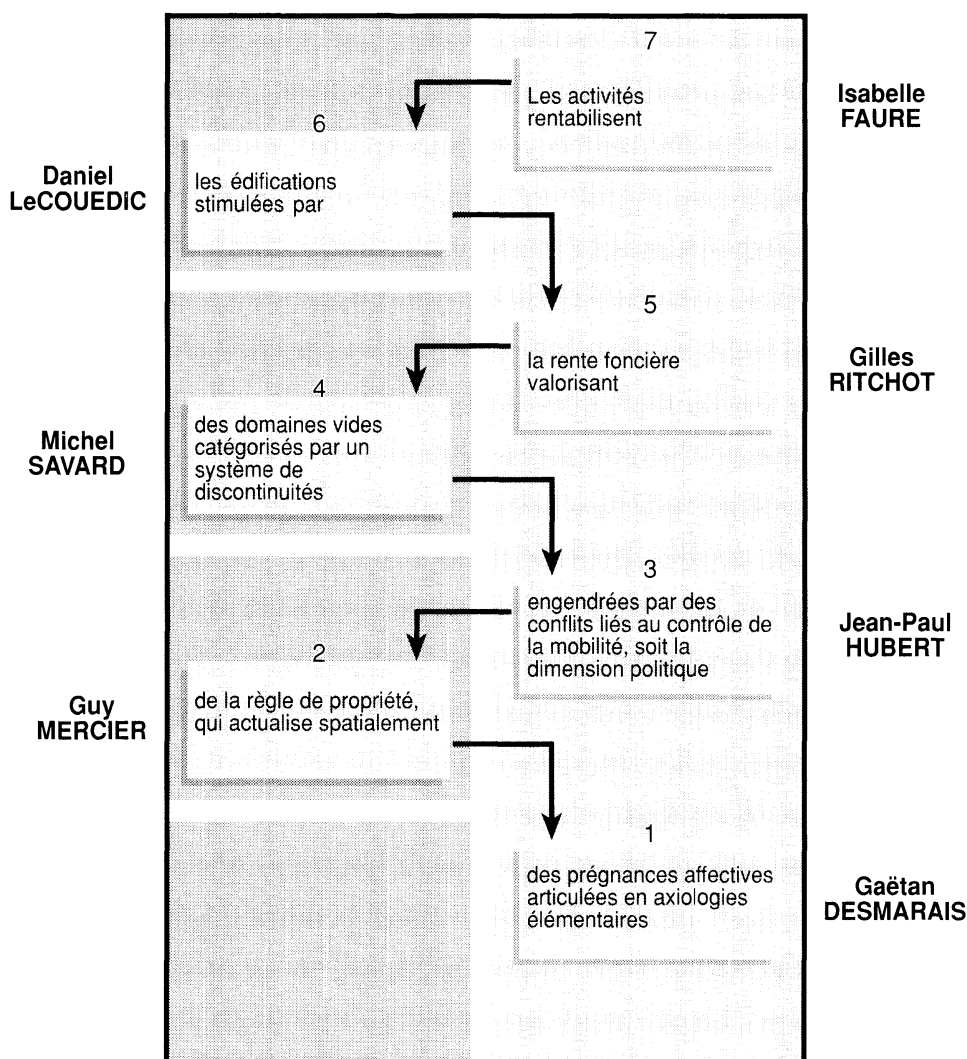
Cité par Gaëtan Desmarais, dans sa thèse sur la *Morphogenèse de Paris*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1992.

La géographie structurale: Une innovation théorique au coin de la tradition

Ce numéro spécial des *Cahiers de Géographie du Québec* propose une mise à jour de l'état d'avancement de certaines recherches en géographie structurale. Alignée sur la tradition critico-phénoménologique d'où nous provient le courant du «structuralisme dynamique», cette géographie transmet un programme de compréhension rationnelle de la diversité empirique des morphologies de la surface de la Terre. Selon cette approche, les «morphologies empiriques» de la géographie manifestent les différenciations qualitatives d'un «espace hétérogène» indépendant du «substrat» que constitue la surface de la Terre. Ces référents ont été l'objet d'une théorie de la géomorphologie du côté de la géographie physique: la *théorie des champs discontinus dans l'espace invariant*; et d'une théorie de l'établissement humain du côté de la géographie humaine: la *théorie de la forme urbaine*. La géographie structurale n'a pas renoncé à une quête d'unité qui la fait évoluer sur les deux versants physique et humain de la discipline. Ce recueil ne considère cependant que le versant humain de cette géographie.

Figure 1

Ce graphique reprend le corps de la figure illustrant le parcours de l'établissement humain, dans l'article de Gaëtan Desmarais. Les propositions expriment les étapes de ce parcours (à lire de 7 à 1 en suivant les flèches de présupposition). Les noms des auteurs des articles et de la note de ce *Cahier* sont localisés en fonction des propositions qui correspondent aux diverses problématiques traitées.



L'ordre de succession des articles et de la note dans le volume respecte cependant un principe de séniorité.

Selon le parcours structural de la géographie humaine, l'établissement de l'homme sur la Terre, composé de formes concrètes qualitativement différenciées (villes, campagnes, quartiers, faubourgs, villages, banlieues, etc.), résulte d'un processus de spatialisation débutant, en chaque cycle long (*circa* un siècle) et en chaque «région» que polarise une agglomération-métropole, par une actualisation de valeur anthropologique. L'opérateur de cette actualisation est la règle de propriété. Cette règle universelle détient une dimension politique: le contrôle de la mobilité des acteurs. Cette dimension politique se traduit en trajectoires de mobilité (endo- et exorégulées, focalisantes et diffusantes), qui engendrent les discontinuités d'une catégorisation en domaines abstraits qualitativement distincts. La valeur anthropologique d'origine se transforme alors en *qualités d'occupation spatiale*, des «valeurs positionnelles» investies dans les domaines de la catégorisation. Les valorisations économiques transforment ensuite ces valeurs positionnelles en rentes de situation, qui stimulent des édifications de formes concrètes ciblées par les forces productives et les fonctions pratiques associées (résidentielle, commerciale, industrielle, institutionnelle, etc.).

Les articles de Gaëtan Desmarais, de Guy Mercier et de Gilles Ritchot recomposent ce «parcours morphogénétique». Tout en le «déclinant» dans son ensemble, Gaëtan Desmarais analyse le déclenchement de ce parcours grâce à la saisie affective du sens anthropologique. Il explicite ainsi la radicalité de la dimension esthétique et du «désir» dans la phénoménologie de la géographie humaine. Guy Mercier fait le point relativement à la dimension politique de la règle de propriété, qui actualise en espace le sens anthropologique auparavant saisi sur le mode de l'affect. La propriété figure ainsi comme un tiers terme politique, un opérateur assurant le passage du niveau profond de l'imaginaire anthropologique au niveau de surface de l'édification. Gilles Ritchot développe la problématique de la valorisation économique de l'espace géographique, en considérant que celui-ci est hétérogène, étant décomposé en domaines investis de valeurs positionnelles sous l'effet de «trajectoires» signifiant le contrôle politique de la mobilité par l'appropriation. Ce corps d'articles enseigne globalement que la géographie humaine est d'abord esthétique, ensuite politique et finalement économique.

L'article de Jean-Paul Hubert explicite la filiation de la théorie de la forme urbaine aux trois *Critiques* kantienne. Cette réflexion épistémologique certifie que la géographie structurale n'est pas «sauvage». Si cette géographie a souffert d'isolement pendant les années qui ont suivi sa conception (1970-1980), ce n'était pas dû à l'incommunicabilité de ses prémisses mais à leur mathématisation virtuelle. En critiquant le «principe de continuité» ainsi qu'une géométrie euclidienne posant l'espace comme homogène, la géographie structurale a pu se couper provisoirement d'une géographie qui parvenait mal à se démarquer de ces «conventions». Mais, ce faisant, elle renouait avec une tradition théorique qui ne fut jamais complètement perdue tout en préparant des rendez-vous interdisciplinaires qui sont sur le point de désenclaver la discipline.

Dans la foulée de tels appels à la tradition, à l'échange interdisciplinaire et à la critique, la contribution de Daniel Le Couédic reconstitue l'authentique «raison d'État» dont s'est réclamé le concept de «région» aux lendemains de la Révolution

française. La «régionalisation» était à l'origine une intervention administrative, comparable à nos «décentralisations» d'aujourd'hui, et qui a dû par la suite récupérer les différences géographiques qualitatives en les enfouissant dans la nature. Ce qui expliquerait que la géographie régionale française a commencé par recenser les traits caractéristiques des maisons rurales qui parsèment le territoire national. Un tel retour aux sources, où s'est cristallisée une conception du rôle de l'État dans le rapport homme-nature, exige plus que des observations de terrain: les inventaires, les cartes, les photographies et les banques de données ne suffisent pas. Il faut revenir à la lecture des textes fondateurs et commentateurs de la géographie, pour qu'y soit détectée l'aporie qui, encore de nos jours, fait obstacle aux fameuses «typologies» des formes architecturales.

Des échanges interdisciplinaires ont germé des études régionales axées sur l'observation de cadres bâtis en milieux ruraux. Ces échanges remontent loin et on oublie qu'à l'origine ils ont procédé d'abandons de problématiques prêtant à controverse. Le projet interdisciplinaire, en matière de morphologies architecturales, géographiques et urbanistiques, a pu procéder d'une conjoncture où une même aporie était partagée par divers discours qui essayaient, à tour de rôle, soit de la surmonter, soit de la banaliser. Il convient d'espérer que l'échange interdisciplinaire où se trouve engagée la géographie structurale parvienne à se délivrer de tels arrangements. Les échanges Belgique-Québec et France-Québec, qui ont tenu un rôle de premier plan dans l'éclosion de la géographie structurale, ne sont pas étrangers à une telle évolution des événements. Les rendez-vous se multiplient entre la géographie, l'urbanisme et l'architecture. Influencée par la méthode de lecture textuelle de Françoise Choay, la note d'Isabelle Faure rappelle en ce sens que le discours sur l'architecture et l'urbanisme peut évoluer en «discours sur le discours», même si ces professions déclarent des compétences réalisatrices. L'article de Michel Savard découle d'un dialogue entre la géographie et l'anthropologie qui, nous le souhaitons vivement, donne l'exemple du respect que se doivent les disciplines.

La géographie structurale adopte une approche rationaliste à l'égard de la science. Elle ne retient pas l'approche empiriste qui suggère assez souvent, du moins quand ce sont des phénomènes culturels qui sont en jeu, que la science n'est qu'un discours sur les faits. En la circonstance, l'approche empiriste conduit à trop insister sur le rôle des références bibliographiques et, oubliant l'objet abstrait auquel les phénomènes peuvent être subsumés, elle relègue la théorie dans le monde des idées. L'élaboration théorique apparaît alors comme n'étant qu'un exercice intellectuel coupé de la réalité, ce qu'elle n'est pourtant pas.

C'est pourquoi la géographie structurale retient plutôt l'approche rationaliste, selon laquelle la science n'est pas un discours mais une activité qui consiste à résoudre des problèmes. Comme ces problèmes, par exemple celui de la position géographique déterminée par la trajectoire qui y mène, ne sont pas réductibles à des contenus empiriques, ils doivent tenir compte d'une méthode qui consiste à remonter de certains phénomènes à l'hypothèse qu'il existe des contraintes objectives abstraites s'exerçant sur leur apparaître morphologique. Une telle activité scientifique appelle un lourd travail sur les concepts et utilise les

sources bibliographiques pertinentes pour la démonstration, sans prétendre épuiser toutes les références écrites à propos du divers empirique considéré.

Nous retrouvons ainsi une conclusion de l'épistémologie de Kuhn. Si la science est aussi une activité qui consiste à résoudre des problèmes et, ce faisant, à «réduire l'arbitraire dans la description», pour reprendre une formule de Thom, il n'est pas étonnant que la solution des problèmes en chaque cas fasse surgir des problèmes nouveaux et plus complexes. D'où l'inéluctable *progrès* de toute science qui agit de cette façon. Or le programme de la géographie structurale, qui s'affirme depuis à peine un quart de siècle, semble avoir été stimulant à ce titre, quand on sait que la composition de ce cahier a dû refouler une centaine de pages de textes qui s'y destinaient. Nous avons été obligés de reporter, entres autres, et à regret, l'édition d'un recueil de notes sur Montréal, cette ville qui a «donné lieu» au choix d'objet de la géographie structurale.

Gilles Ritchot et Guy Mercier

Équipe d'analyse structurale et morphologique du cadre bâti,
Centre de recherches en aménagement et développement (CRAD),
Université Laval

CARTOGRAPHIE

Conception:

Louise Marcotte

Serge Duchesneau

Réalisation:

Serge Duchesneau